

Cinéma canadien

Numéro 75, janvier 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1974). Compte rendu de [Cinéma canadien]. *Séquences*, (75), 23–28.



C I N E M A

CANADIEN

JANVIER 1974

23



O K. . . . LALIBERTÉ • Paul Laliberté se retrouve seul dans la vie, à l'âge de quarante ans. Tout cela commence par une bagarre avec sa femme qui, depuis vingt ans, l'exaspère avec son sempiternel comportement de vierge offensée. Inquiétude chez les voisins. La police s'empare de l'agresseur pour le relâcher peu de temps après. Pourquoi cette flambée de colère ? Le fait d'avoir perdu son travail comme employé de bureau l'a rendu moins patient. Il regrette son geste. Sa femme repousse les excuses d'usage et le met gentiment à la porte.

Et voilà notre homme en pleine crise de réorientation. Le premier geste machinal à poser pour le Québécois moyen dans une situation aussi tragique, c'est de confier son chagrin à une bouteille de bière à la taverne du coin. On risque d'y rencontrer un ami qui vous prodiguera des conseils et poussera la bonté jusqu'à vous offrir ses services. C'est ainsi que Paul Laliberté rencontre un ami de jeunesse, Ti-Louis, qui lui offre une chambre dans une modeste maison du Carré Saint-Louis.

Tout en continuant d'espérer que sa femme aura pitié de lui, Paul cherche un travail qui lui permettra de gagner honnêtement sa vie. Ti-Louis lui suggère certains travaux. Mais Ti-Louis se présente comme une sorte de voyou au grand cœur qui semble vivre d'expédients . . . La nature foncièrement honnête de Paul refuse de naviguer dans les eaux troubles des petits commerces frauduleux. Il y a les petites annonces. Quand on n'a pas fait de hautes études, il n'est pas facile de commencer un nouveau travail à quarante ans.

Cerné de toutes parts, Paul se défend mal contre les coups du sort. Il a tendance à durcir ses traits et à se replier sur lui-même. Refaire sa vie avec une autre femme ? Il hésite d'autant plus que c'est son épouse qui lui a trouvé du travail dans une entreprise d'extermination de vermine. Le couple séparé partagera le même patron.

Une voisine de chambre, Yvonne Cousineau, entreprend la conquête de Paul. Cet homme l'amuse d'abord à cause d'une certaine timidité qui n'est pas sans charme. Après avoir obtenu l'esquisse d'un premier sourire, la conquête s'imposera jusqu'à provoquer le grand amour. Un grand amour et du travail. Que souhaiter de plus ?

Cette lune de miel prolongée finira par coûter très cher à Laliberté. Yvonne dépense beaucoup. L'argent manque. On ne lui fait plus crédit. Exploité par son patron et sa maîtresse, il donne d'une façon instinctive une grande gifle à l'honnêteté qui ne nourrit pas toujours son homme. Il décide de faire le grand coup. Mais . . .

C'est à dessein que je viens de décrire *O.K. . . . Laliberté* sous un angle tragique. Le film a des assises dramatiques susceptibles de faire réfléchir le spectateur sur les faits et gestes des gens ordinaires. N'allez surtout pas croire qu'il s'agit d'un mélo cousu de fils noirs qui baigne dans les larmes jusque dans les couleurs délavées. Le traitement se veut humoristique. On sourit souvent durant ce film. On arrive même à rire tout fort. D'un rire jaune, parfois. D'un rire franc, souvent. On met un certain temps avant d'identifier le genre du film. S'agit-il d'une étude psychologique comme en font foi les nombreux plans rapprochés ? Une comédie dramatique ? Un drame satirique ? Une chronique sociale ? Un peu de tout cela. A la fin, on incline surtout vers la comédie dramatique. A quoi bon vouloir enfermer un film dans un genre très précis pour satisfaire à la sécurité de la critique. L'important, c'est de rire quand c'est drôle et d'être touché quand ça se veut émouvant.

Au chapitre des incidents humoristiques, il faut noter la collection de stylos à bille. On sourit devant cette manie de Paul. Manie toute naturelle pour un ancien employé de bureau. Yvonne nous fait rire davantage avec son habitude de participer à tous les concours radiophoniques. Jusqu'au jour où elle gagnera une cargaison de jus de tomates à n'en plus savoir quoi faire. La satire nage dans cette inondation de jus de tomates. On saisit facilement le ridicule jeté à la figure d'une radio bêtifiante qui se soucie plus d'amuser toute la galerie que de l'éduquer d'une façon intelligente. On voit d'ici tout le cortège de ces dames prêtes à bondir sur le téléphone pour l'amour d'un prix. Mais arraché au prix de quelle perte de temps ? On vise plus à abuser de la naïveté des gens qu'à les aider à conquérir leur dignité humaine. Place au rire jaune. Il faut voir aussi comment un bon vendeur s'y prend pour vendre une automobile à quelqu'un qui ne sait pas encore conduire. Un avertissement pour le consommateur non averti.

D'autre part, cette histoire un peu banale arrive à soutenir un certain intérêt, surtout à cause du jeu remarquable des acteurs. On sent le réalisateur en sympathie avec ses personnages. Cela déteint sur les acteurs. Des acteurs bien dirigés, ce n'est pas aussi fréquent qu'on le croit dans le cinéma québécois. Jacques Godin incarne un Laliberté touchant et drôle. L'expression de son visage qui traduit aussi bien l'angoisse que la détente en passant par la détermination n'a pas besoin de tout l'arsenal des angles de prises de vue pour signifier ce qu'il ressent. Il est étonnant de voir ce vieux routier du théâtre exprimer avec économie et justesse des sentiments intérieurs qui exigeraient beaucoup moins de retenue pour passer les feux de la rampe. Dans ce film, il pourrait ne pas parler qu'on devinerait la majorité de ses sentiments. Sa présence donne une certaine épaisseur humaine au personnage de Laliberté. On est loin de la caricature. Imaginez-on ce que deviendrait ce personnage joué par un des Pilon ?

Luce Guilbeault, par contre, parle beaucoup dans ce film. Habitué que nous sommes de la voir incarner des rôles tragiques, c'est avec joie que nous lui découvrons ici un tempérament comique. Elle sait se montrer fantaisiste à l'occasion. Je n'oublierai pas cette déclaration d'amour sous forme de "Tarte aux framboises" (une chanson 'québécoise-à-mort') qui rejoint la qualité d'émotion ressentie par le "Tourbillon" de Jeanne Moreau dans *Jules et Jim*.

Rien de spécial à signaler sur le plan technique, si ce n'est un découpage en plans très variés qui veulent sans doute enlever la monotonie d'un montage linéaire. Ce qu'on peut reprocher à Marcel Carrière, c'est la longueur de son film. Que vient faire cette trop longue séquence sur le week-end passé au chalet du beau-frère en compagnie de Ti-oLuis ? Jusque-là, è tout allait bien dans le déroulement des plans. Il ne s'agit même pas de temps mort, mais bien plutôt de temps inutile, puisqu'on n'y apprend rien de nouveau sur le comportement des personnages. Il y a là une erreur de parcours qui vient gâter notre plaisir.

Dans l'ensemble, O.K. . . . *Laliberté* se présente comme un film sympathique, dépourvu de toute prétention. Un travail soigné. Des gens

simples. Une bonne direction d'acteurs. Un film sobre et chaleureux.

GÉNÉRIQUE : Réalisation : Marcel Carrière — Scénario : Jean P. Morin et Marcel Carrière — Images : Thomas Vamos — Musique : François Domplière — Interprétation : Jacques Godin (Paul Laliberté), Luce Guilbeault (Yvonne Cousineau), Jean Lapointe (Ti-Louis), Lucille Papineau (Madeleine Laliberté), René Caron (Monsieur Bé-rubé), Denise Proulx (Madame Laviolette) — Origine : Canada — 1973 — 112 minutes.



THE PYX • Le scénario, basé sur

le roman de John Buell, contient tous les éléments d'un succès populaire. Une jeune prostituée (Karen Black), adonnée à la drogue, se trouve tout à coup plongée dans le monde irréel et effrayant des cultes sataniques. Sa mort violente entraîne une série de meurtres macabres teintés d'éléments surnaturels et déclenche une investigation policière intense menée par l'inspecteur Henderson (Christopher Plummer) et son adjoint zélé (Donald Pilon).

Il faut certainement reconnaître que Harvey Hart a fait un vaillant effort pour toucher les thèmes pertinents à notre époque : la drogue, la prostitution, les sciences occultes, la violence, la religion, — tous y sont inclus. Son thème fon-



damental reste la confrontation entre le Bien et le Mal. Alors pourquoi ressentons-nous ce manque d'engagement durant la projection et ce vide émotif à la fin du film ?

Il faut retourner aux premières séquences du film, où le réalisateur, dans une vue aérienne de Montréal, fait briller au centre de l'écran, une croix lumineuse qui domine l'horizon. De cette hauteur et de cette croix, Hart nous descend vers la cité et vers une autre croix, celle-ci pendue au cou du corps meurtri et rigide d'une jeune femme. Toutes ces premières séquences, avec leur sens immédiat des pulsations d'une grande cité, la chute interminable et mystérieuse d'un corps enveloppé de voiles blancs, la curiosité humaine et macabre des passants, donnent une impression forte de réalité et d'anticipation. Une impression qui malheureusement se dissipe à mesure que le film progresse, pour en arriver, deux heures plus tard, à un dénouement qui se déroule dans un néant émotif, au dedans d'une histoire qui a cessé de nous engager. Comme le démontrent les premières séquences du film, Hart sait et peut faire du cinéma captivant. Sa technique de retours en arrière qui entremêle le passé avec le présent fait ample preuve de sa maîtrise du montage. C'est là certainement une des facettes les plus intéressantes du film.

Malheureusement, c'est aussi ce qui met en relief les points les plus faibles du film, car si Hart est techniquement à l'aise avec la construction de son film, il n'en a pas maîtrisé les conséquences psychologiques. En passant à plusieurs reprises du 'présent' au 'passé', la continuité d'intérêt est interrompue et notre engagement doit être constamment transféré d'un monde à un autre. Ce qui à la longue conduit à un détachement émotif chez le spectateur.

L'inégalité dans la qualité des séquences devient aussi très évidente. Avec Karen Black, et le 'passé', Hart perd sa simplicité, sa justesse, oubliant que la diversité des plans et l'originalité trop recherchée des angles de prises de vues ne remplacent pas l'honnêteté d'expression. Elizabeth (Karen Black) parvient enfin à s'injecter de drogue. Hart nous traduit la sensation euphorique du "rush" en se livrant à une longue description visuelle des plaisirs équestres. Plus tard il nous soumet à une séquence encore plus ésotérique, lorsqu'Elizabeth visite son amie dans un sanatorium dirigé par des religieuses. Par un

montage plutôt confus, il remplit son écran de longs corridors blancs, interminables, de gros plans du Christ en croix, et d'objets religieux sous différents angles. Ce qui devait stimuler notre sensibilité ne laisse qu'une impression confuse et insatisfaisante.

Ainsi les séquences du 'passé' se succèdent, les plus réussies étant certainement celles qui révèlent les talents considérables d'Yvette Brind'Amour dans le rôle de Meg, l'entremetteuse. Sans le jeu superbe de Mlle Brind'Amour, l'intrigue d'Elizabeth perdrait la plus grande partie de sa force. Malheureusement, Karen Black a une telle pauvreté d'expression que les scènes qu'elle partage avec Yvette Brind'Amour ne font qu'accroître son manque total d'identification avec son personnage.

D'un 'passé' peuplé de personnages confus et mal dessinés, Hart nous ramène sans cesse au 'présent' où, avec l'aide de Christopher Plummer qui donne de l'humanité et de la substance à son inspecteur Henderson, il parvient à nous toucher plus fortement. Il exerce un plus grand contrôle sur la composition des scènes et nous donne ainsi les meilleures séquences du film : celles où Henderson découvre les corps brutalement assassinés de Meg et sa compagne, où chaque détail terrifiant est accentué sans que l'auteur s'abandonne aux excès. Et de même dans la séquence du meurtre de Jimmy. Le rythme relâché des scènes qui mènent au plan central ne laisse rien soupçonner du choc à venir. La marche sans empressement des deux hommes, l'atmosphère paisible de l'appartement, le bleu frais des meubles, tous ces éléments forment un arrière-plan idéal au choc violent qui nous assaille soudainement : le coup de fusil, Jimmy qui tombe, Henderson renversé. Une séquence réalisée avec éclat par un contrôle resserré de la composition.

Le 'présent' a cependant sa faiblesse et celle-ci dans le personnage de Pierre Paquette joué par Donald Pilon. Devons-nous tout sacrifier au charme physique ? Fermer nos yeux et nos oreilles à une diction flasque ? Supporter un jeu insipide et un manque monumental d'expression ? Et l'émotion, l'âme d'un personnage ? Pilon n'en a-t-il jamais entendu parler ?

Ainsi nous avons un autre film canadien de langue anglaise. Un film cependant qui promet beaucoup plus qu'il ne satisfait. **Charlotte O'Dea**

SÉQUENCES 75

GÉNÉRIQUE : *Réalisation :* Harvey Hart — *Scénario :* d'après le roman de John Buell — *Images :* René Verzier — *Musique :* Harry Freedman — *Chansons :* Karen Black — *Interprètes :* Karen Black (Elizabeth Lucy), Christopher Plummer (Jim Henderson), Donald Pilon (Pierre Paquette), Jean-Louis Roux (Keerson), Yvette Brind'Amour (Meg) — *Origine :* Canada — 1973 — 111 minutes.

AUGUST AND JULY ● Les partisans du cinéma-vérité se sont vite aperçus que la méthode avait ses limites et qu'il ne suffisait pas de placer n'importe qui devant une caméra et un micro pour tenir un sujet passionnant. Il serait temps que Murray Markowitz s'en aperçoive aussi; on comprend qu'un cinéaste peu fortuné trouve là un palliatif au manque de moyens et à la difficulté de construire un scénario bien articulé, encore faudrait-il que son film ne fasse pas l'effet d'une solution de facilité, comme c'est le cas ici. Notre Markowitz donc a fait la rencontre de deux jeunes femmes qui vivaient ensemble hors de tout rapport masculin; il a cru tenir là le sujet rêvé de tout cinéaste en quête de tabous à briser. Imaginez la possibilité de montrer l'aspect normal, naturel d'une liaison entre femmes. En fait de naturel, on ne pouvait trouver rien de plus artificiel: une longue conversation répétitive et fastidieuse où défilent tous les clichés des comités de griefs de la libération féminine, avec en conclusion un constat d'échec. Devant le débâlage de complexes étalés là, on comprend que les deux camarades de la révolution sexuelle auront du mal à trouver satisfaction dans quelque relation que ce soit. Le cinéaste s'efforce vaillamment de diversifier les points de vue en variant les décors; peine perdue, les propos sont toujours les mêmes. Encore si les protagonistes avaient assez de personnalité pour passer l'écran, ou si le réalisateur avait un style plus accusé, plus incisif. Mais non, tout n'est que faux romantisme, fausses audaces et fausse humanité. Désolant!

Robert-Claude Bérubé

GÉNÉRIQUE : *Réalisation :* Murray Markowitz — *Images :* James P. Lewis — *Musique :* Bruce Nyznik — *Interprétation :* Alexa de Wiel, Sharon Smith — *Production :* Canada — 1973 — 89 minutes.

S

LIPSTREAM ● Le jury du Palmarès du Film canadien aurait voulu confirmer les préventions exprimées par les cinéastes et les critiques québécois contre cette manifestation qu'il n'aurait pu mieux faire que d'accorder son prix à *Slipstream*, film peuplé d'acteurs hollywoodiens et conçu pour les amateurs de cartes postales. Bien sûr, il s'agit d'une production canadienne, tournée dans les vastes plaines de l'Alberta, conçue et réalisée par des Canadiens. Le réalisateur, David Acomba, en est à son premier film; nul doute que la récompense remportée pourra l'aider dans sa carrière. On voit mal cependant en quoi il a cru faire oeuvre originale avec cette histoire de "disc-jockey" contestataire transmettant ses émissions de musique rock d'une ferme isolée transformée en studio. Et l'on s'étonne de retrouver au générique le nom de William Fruet, scénariste de *Go in' down the Road* et réalisateur de *Wedding in White*, oeuvres marquées d'une observation réaliste; car ici l'on nage en plein néo-romantisme. Le héros est un solitaire, un pur, en lutte contre la société de consommation; à preuve, il tente d'attraper un avion au lasso dès les premières images (c'est pas "out" ça, c'est pas "cool" ?), il se laisse toucher par l'amour offert par une admiratrice qui se donne à lui sans attaches, sans concessions aux conventions de la société (ô symbole: on chevauche nus dans la plaine), il préfère détruire son studio plutôt que de se laisser prendre aux pièges d'un diffuseur intéressé à la commercialisation de sa vedette (et un journaliste de style underground décide d'enregistrer les crépitements et le regard halluciné du héros devant les flammes). Que cet assemblage de clichés nouveau style ait pu remporter les faveurs d'un jury composé de cinéastes et d'écrivains alors qu'il rivalisait avec des oeuvres comme *Kamouraska* ou même *Between Friends*, voilà qui dépasse l'entendement. En couronnant *Slipstream*, le Palmarès du Film canadien a gravement compromis sa créance.

Robert-Claude Bérubé

GÉNÉRIQUE : *Réalisation :* David Acomba — *Scénario :* William Fruet — *Images :* Marc Champion — *Musique :* Brian Ahern — *Interprétation :* Luke Askew (Mike Mallard), Patti Oatman (Kathie), Eli Rill (Alec), Scott Hylands (Terry), Danny Friedman (Hitch) — *Production :* Canada — 1973 — 92 minutes.

SOLITUDES ● Le 21 novembre, à la cinémathèque québécoise, on présentait un film réalisé par des étudiants du CEGEP de Sherbrooke. *Solitudes* se compose de deux volets. Le premier, réalisé par Pierre Marcoux, essaie de traduire la fascination qu'exerce sur un jeune homme une maison déserte. Après avoir abandonné ses cours, le jeune homme s'installe avec son chien dans la fameuse maison qui ne lui apprend rien d'extraordinaire. Mais cette maison sans âme semble avoir de l'imagination. Elle invente des maléfices qui entraîneront l'homme et la bête dans la folie.

Après une introduction ratée - on devine difficilement le commentaire du début sur la maison - une atmosphère mystérieuse s'installe avec une très grande économie de moyens. Les murs dessinent d'étranges figures. Le chien supporte mal cette solitude habitée par des sons non moins étranges qui s'évadent d'un magnétophone. Un infirme et une gouvernante sadique viennent s'installer dans ce monde fantastique. Le chien semble plus sensible à la folie qui les menace tous.

Il s'agit là d'une démarche originale qui veut introduire l'étrangeté dans le quotidien. Le passage de la banalité au fantastique s'avère assez bien réussi. Cependant, on regrette un certain nombre de clichés : la multiplication des chandelles pour créer une atmosphère mystérieuse. On regrette aussi le manque d'expression du visage de Jules Jeanson.

Le deuxième volet, qui porte comme titre

Je m'appelle Albert-Henri, explore une autre sorte de solitude et une autre sorte d'étrangeté.

Un homme qui se dit accusé faussement est attiré par un cheval qui le conduira jusqu'à une maison qui refuse de l'héberger. Il devra coucher dans l'écurie. Plus tard, la maîtresse de maison invitera ce prétendu médecin de campagne à venir passer la nuit chez elle. On l'invitera même à un copieux repas. Entouré d'affection et complètement sécurisé, notre homme pense pouvoir passer une nuit merveilleuse en chaleureuse compagnie. Déception. Il veut tout expliquer à la maîtresse, mais on le force à aller se faire geler sur le toit.

Ce second volet réalisé par Pierre Brochu est peut-être plus complexe que le premier. Sa signification me paraît plus riche parce qu'il place le fantastique au niveau des relations. En oubliant le jeu peu convaincant des acteurs, le film ne laisse pas de poser un certain nombre de questions sur les attitudes étranges que nous déployons face à un inconnu qui veut pénétrer dans notre intimité. Doit-on lui faire confiance ? Doit-on le traiter comme un animal ou lui offrir une place d'honneur ? Doit-on être complice ou bienfaiteur désintéressé ? Un petit film intéressant à discuter, malgré les faiblesses techniques qu'on voudrait mettre sur le dos d'un budget dérisoire.

Solitudes, un film dans la veine du cinéma indépendant. Un film qui n'est pas sans intérêt pour ceux qui ne se préoccupent pas exclusivement du cinéma dit commercial.

Janick Beaulieu

